La logique de l'acte de classification : postulat ou question pour l'analyse de la mobilité

The Logic of the Classification Act: Postulate or Question for the Analysis of the Mobility

Muriel GARON-AUDY

Volume 8, numéro 2, octobre 1976

La mobilité sociale : Pour qui? Pour quoi?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001283ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001283ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

GARON-AUDY, M. (1976). La logique de l'acte de classification : postulat ou question pour l'analyse de la mobilité. *Sociologie et sociétés*, 8(2), 37-60.
<https://doi.org/10.7202/001283ar>

Résumé de l'article

Ce texte reprend une série de postulats sur lesquels reposent les analyses de mobilité, en particulier l'unanimité sociale fondamentale qui gouvernerait les orientations au sein d'une formation sociale. L'auteur tente de montrer que les critères de désirabilité sont encore mal établis et qu'en tout cas, l'idée d'unanimité à leur sujet est mal fondée, d'où le danger de définir une rationalité dans le processus de la réussite sociale qui implique une unanimité au sujet de l'échelle du désirable. Dans le but d'éliminer le danger du postulat de l'unanimité sociale qui raie toute analyse du sens, dans le but également d'indiquer les voies que ce type d'analyse peut prendre, l'auteur présente dans un deuxième temps les conclusions d'une étude permettant de définir, à partir de textes rédigés en classe par des étudiants de diverses origines sociales, l'ensemble des catégories qu'ils utilisent pour classer les gens de leur entourage; cette analyse démontre la charge idéologique qui investit la rationalité du discours "petit-bourgeois" à ce niveau élémentaire de la définition des catégories de base, et la résistance que le discours ouvrier lui oppose.

La logique de l'acte de classification: postulat ou question pour l'analyse de la mobilité

MURIEL GARON-AUDY

A. L'UNANIMITÉ DES PROCESSUS MENTAUX: POSTULAT D'ANALYSE

L'étude dont les résultats sont présentés ici* n'est pas une analyse de phénomènes de mobilité. Elle n'est pourtant pas étrangère à ceux-ci: elle s'inscrit au cœur des inquiétudes que fait naître la question du sens des mouvements décelés tant pour les formations sociales que pour les différentes couches sociales qui les vivent. Inquiétudes qui ne discréditent pas les études de mobilité mais qui exigent que soit mise en évidence la richesse des phénomènes que l'analyse des tableaux de transmission de statut et des grosses molécules de base telles que l'éducation, les résultats scolaire, le revenu, a écartée au départ. Des raisons de facilité méthodologique sont sans doute à l'origine de cette mise à l'écart, mais les rendements spectaculaires de ces méthodes d'approche ont par la suite contribué à ancrer des pré-supposés qui ont finalement complètement dominé ce champ d'analyse: on avait peut-être pour la première fois vraiment l'impression de toucher de l'objectivable, de l'inébranlable. Le malaise causé par la difficulté de s'entendre sur la catégorisation des groupes professionnels à la base de telles analyses, a apporté la première ombre sérieuse au tableau; mais on s'est efforcé de l'ignorer.

*Cette étude a fait l'objet d'une présentation et d'une discussion plus approfondies dans: M. Garon-Audy, *Le discours sur la différenciation sociale: problèmes théoriques et méthodologiques*, Thèse en vue du Philosophiae Doctor, Département de sociologie, Université de Montréal, octobre 1975.

Nonobstant cette difficulté, le débat s'engagea pour déterminer quel poids relatif la structure économique et la culture ont sur les phénomènes d'ascension ou de stagnation sociale. On s'est battu à coups de théorèmes et de statistiques au cours de la dernière décennie afin de démontrer la suprématie ou seulement la part active de l'un ou l'autre secteur. Cette discussion a toutefois à peu près ignoré les problèmes que pose une série de postulats inhérents à la notion de mobilité telle qu'utilisée dans ces analyses et qui colorent toute l'approche du phénomène. Ces postulats sont sans doute à la base de l'affirmation du caractère secondaire, quand ce n'est de l'extériorité à la question de la mobilité, des phénomènes d'héritage culturelle et d'idéologie.

On peut identifier deux niveaux d'ancrage de ces a-priori. Le premier s'inscrit dans la conception d'une unanimité sociale fondamentale qui gouvernerait les orientations au sein d'une formation sociale; le deuxième a trait à la charge valorielle attachée à l'idée de « monter » socialement. Le postulat d'unanimité a déjà été mis en doute: d'aucuns ont tenté de montrer qu'il résiste mal à l'analyse au sein d'une société particulière structurellement différenciée; il est pourtant d'une force telle qu'on n'hésite pas à dépasser les frontières nationales et à apporter des interprétations identiques aux phénomènes de mobilité observés (à l'aide d'échelles identiques) dans des sociétés qui n'ont rien en commun.

Quant au deuxième postulat qui permet de définir la signification du mouvement d'une catégorie à l'autre, sa prégnance est telle que la notion d'ascension sociale semble indiscutée et cela même dans certains écrits militants en faveur d'une plus grande égalité sociale: celle-ci devient alors la possibilité étendue à tous de « monter » socialement.

Certes ce deuxième postulat a également déjà subi certains tests de « réalité ». L'ensemble des études effectuées à partir du modèle du NORC¹ visaient cet objectif. Les résultats présentant les plus forts taux d'association jamais rencontrés en sciences humaines auront sans doute désarçonné jusqu'aux plus sceptiques, en tout cas pendant un certain temps: il semblait bien que dans la société américaine et la société canadienne, Québec inclus, tout le monde s'entendait sur une distribution hiérarchique des occupations. Ce résultat permettait bien sûr de confirmer le postulat d'unanimité; mais il permettait de plus, et c'est ce qui nous intéresse ici, de poser le sens (la direction) d'une progression sociale souhaitable. Que la base de cette entente soit loin d'être claire ne semblait pas susciter trop d'inquiétude.

Ce sont des chercheurs anglais qui ont fait avancer la question d'un pas. Dans une excellente étude Goldthorpe et Hope ont tenté de préciser sur quoi les répondants s'appuient pour effectuer une telle hiérarchisation des catégories professionnelles². Ils ont isolé quatre critères à partir desquels ils ont demandé à leurs répondants de classer une même liste d'occupations. Ce sont: le standard de vie, le degré de qualification du travail, le pouvoir et l'influence des membres d'un groupe professionnel, enfin la valeur de chaque groupe pour la société. Les résultats ne manquent pas d'intérêt. En effet ces critères sont étroitement reliés entre eux à une exception près: la valeur

1. Pour une revue synthétique de ces études, se référer à l'article de R. Hodge, P. M. Siegel et P. H. Rossi: « Occupational Prestige in the United States: 1925-1963 » reproduit dans R. Bendix et S. M. Lipset, ed., *Class, Status and Power*, 2nd ed., Free Press, New York, 1966, p. 322-334.

2. J. H. Goldthorpe, K. Hope, *The Social Grading of Occupations*, Clarendon Press, Oxford, 1974.

pour la société et le niveau de vie ne présentent un taux d'association que de .468 alors que tous les autres se situent entre .727 et .869.

Or quand on examine ces critères de près on se rend compte que le critère « valeur d'une occupation pour la société » est le seul qui revête essentiellement un caractère de valorisation. Le jugement fourni par le répondant, principalement quand on lui demande d'utiliser les deux premiers critères (standard de vie et qualification du travail), appartient plus à l'ordre du jugement de fait qu'à celui du jugement de valeur: la connaissance acquise par le chercheur à l'aide de cette mise en ordre c'est celle de la familiarité du répondant avec le revenu tiré de chaque occupation et le niveau de formation qu'elle requiert. Ce qui est clair, c'est que ces deux échelles (de revenu et de qualification) jouissent d'une très forte visibilité sociale. On sait par ailleurs que ces caractéristiques sont étroitement associées par le répondant au pouvoir et à l'influence que détiennent les membres des groupes professionnels ainsi ordonnés. Mais tout ce qu'on peut conclure à partir de là c'est que ces distributions sont bien connues... non pas qu'on s'entend sur la valeur à leur accorder dans les options professionnelles individuelles. Conclure de là qu'il y a consensus sur la « désirabilité générale » des occupations en fonction du salaire, de la qualification et du pouvoir ou influence qu'elles confèrent, c'est effectuer une inférence, un saut logique que l'analyse n'autorise en rien. En fait, la seule corrélation linéaire clairement établie entre désirabilité et l'un ou l'autre des quatre critères utilisés, c'est pour le standard de vie qu'elle l'a été.

C'est une autre étude anglaise qui fournit peut-être à ce sujet les données les plus intéressantes. En effet, Goldthorpe, Lockwood, Bechhoffer et Platt³ montraient, quelques années avant que soit réalisée l'étude pré-citée sur les critères de classification, que les ouvriers sont prêts à effectuer un travail moins intéressant pour atteindre un niveau de vie supérieur. Par contre, ces mêmes travailleurs manifestaient très peu d'intérêt pour le système de promotion encouragé par l'entreprise à l'aide de divers cours de perfectionnement: ils n'y voyaient qu'une augmentation de soucis et de tension que ne saurait compenser une augmentation du niveau de vie. Les groupes de cols blancs étudiés au même moment, dans les mêmes usines, témoignaient au contraire d'une vie de travail complètement centrée sur l'idée de la promotion.

Cet exemple tend ainsi à mettre en doute la solidité des deux plans d'ancrage des postulats sous-jacents aux analyses de mobilité. D'une part la prétendue unanimité relative à la signification de celle-ci paraît sérieusement ébranlée. D'autre part, c'est précisément au sujet de la signification et de la désirabilité de l'ascension sociale que le désaccord se manifeste: si la poursuite d'un niveau de vie supérieur constitue un élément de valorisation évident, elle peut se faire au détriment de l'intérêt que présente un emploi. Toutefois, cette augmentation du niveau de vie est à son tour sacrifiée quand elle signifie augmentation de la tension, des soucis, associée à l'accroissement des responsabilités (du pouvoir et de l'influence), même lorsque celles-ci sont rattachées à une augmentation de la qualification (par les cours de formation professionnelle).

Un autre élément, cette fois plus anecdotique, permet également de jeter quelques doutes sur cette notion d'unanimité générale sur laquelle s'appuyerait la notion de désirabilité. En effet, les auteurs de l'analyse des interrelations entre les quatre critères de

3. J. H. Goldthorpe, D. Lockwood, F. Bechhoffer, J. Platt, *The Affluent Worker in the Class Structure*, Cambridge University Press, 1969.

désirabilité, mentionnent au passage qu'ils ont exclus 9 cas (sur 176)⁴ où des répondants ont classé tous les groupes professionnels (occupations) sur un pied d'égalité pour au moins l'une des dimensions. Le nombre des cas n'est pas considérable, mais leur exclusion paraît un geste chargé de signification. Toute possibilité de désaccord profond sur l'un de ses postulats implicites, à savoir la possibilité de ranger les occupations sur une échelle hiérarchique, est en effet exclue de l'analyse; aucune divergence idéologique profonde n'est permise avant même que les calculs ne soient entrepris. Il faut dire que ces calculs s'accommodent mal de données de ce genre: ils reposent eux-mêmes sur le postulat de graduation hiérarchique et deviennent inefficaces dès qu'une partie trop importante des répondants n'adhèrent pas à ce postulat.

Si des auteurs pourtant fort prudents quant à l'acceptation des interprétations courantes rattachées à la notion de prestige des occupations, n'arrivent pas à éviter de tels écueils et en viennent par un léger glissement des perspectives, à passer de la détermination des critères de classement hiérarchique des occupations à des conclusions en termes de valorisation de ces critères, à l'affirmation d'un ordre de désirabilité de ces occupations, il n'est pas étonnant que des auteurs moins tatillons sur la question du sens donnent à une telle interprétation le statut de théorie.

En fait, le caractère très profondément ancré de cette tendance paraît se rattacher à l'une des idées les plus puissantes véhiculées par la société occidentale: celle de progrès. Celle-ci revêt deux aspects dans la théorie de la mobilité. D'abord, sur le plan collectif, l'idée de progrès correspond à celle de développement économique (d'un certain développement économique). Les conséquences de cette adéquation sont lourdes pour l'analyse de la mobilité puisque celle-ci dans son aspect positif, « monter socialement », devient synonyme, pour une large part, d'accès aux occupations associées le plus étroitement à ce développement: élargissement du nombre des cols blancs, du travail technique, etc. Bien sûr, dans un premier temps, développement économique a signifié parcellisation des tâches: mais alors les emplois les moins spécialisés sont devenus la porte d'accès des fermiers repoussés vers la ville, à cette « échelle » dont ils pouvaient gravir par la suite un à un les échelons⁵.

Sur le plan individuel cette idée de progrès est décalquée de façon servile: en effet, les études de mobilité finissent toujours par définir implicitement l'ascension sur cette échelle prédéterminée comme un idéal individuel, signe de progrès individuel, de même que la concentration des effectifs dans les catégories situées au haut de l'échelle paraît constituer un idéal sociétal.

Rien d'étonnant qu'à partir de là ressurgisse périodiquement l'idée d'un calcul rationnel à partir duquel l'individu franchit les pas qui décideront de son avenir social. Cette idée reçoit un sérieux appui dans l'ouvrage récent de Raymond Boudon, *L'inégalité des chances*⁶. La rationalité se traduit chez cet auteur dans un calcul économique à partir duquel l'individu suppute coûts et probabilités de rendement à chaque étape franchie. C'est un ensemble de « jugements de réalité » sur ses chances de réussite. Or cette idée de rationalité implique que ces jugements se font en fonction

4. J. H. Goldthorpe, K. Hope, *op. cit.*, p. 152.

5. Soulignons au passage, mais non moins fortement, les problèmes que pose à l'analyse de la mobilité la question des changements de la structure professionnelle d'une génération à l'autre.

6. R. Boudon, *L'inégalité des chances*, Paris, A. Colin, 1973.

d'une seule échelle d'appréciation partagée par tous, et que plus d'années d'étude et plus de qualification constituent un « bien » pour tous: la rationalité ne peut signifier que l'application d'une même logique à un objet identique. L'idée de rationalité s'appuie ainsi sur celle d'unanimité au sujet de l'échelle du désirable: par un léger glissement elle en fait la base de définition d'un aspect fondamental de la réalisation de l'identité personnelle. L'échelle d'appréciation collective devient échelle de désirabilité individuelle: on monte ou l'on descend l'échelle sociale et selon le cas on se réalise bien ou pas socialement... on se réalise mieux si l'on est col blanc que si l'on est ouvrier. Lien subreptice entre destination sociale, aspiration et satisfaction personnelle; idée de l'adéquation entre ce qui est jugé plus prestigieux dans une société et ce qui est jugé désirable pour soi; hypothèse que tous souhaitent du « prestige » et considèrent une occupation d'autant plus souhaitable pour soi qu'elle est plus prestigieuse. Unanimité également face à la définition de l'école comme moyen de promotion privilégié (ce qui permettrait d'interpréter le manque d'intérêt pour l'école en milieu ouvrier comme le résultat d'un calcul économique). Les écarts par rapport au désirable, dans la logique de la rationalité, sont alors ramenés à des choix raisonnés consécutifs à des épreuves de réalité. Donc unanimité complète: unanimité quant aux fins et aux moyens et unanimité quant à la logique d'utilisation des derniers pour atteindre les premiers, en un mot unanimité face à la notion de réussite. Dans un accès d'imprudence la notion de bonheur vient même s'ajouter au tableau⁷.

Diversité de valeur ou d'héritage culturel ou diversité idéologique au sein d'une même société n'ont pas de place ici. Et quand on prétend se donner la peine de mettre ces facteurs dans la balance, on le fait de façon tellement grossière que les conclusions radicales ne peuvent qu'étonner. Ainsi, par exemple, l'indicateur privilégié de l'héritage culturel, c'est la réussite scolaire et cela tant pour les tenants de la position « culturaliste » que pour ses opposants. Cet indicateur serait censé synthétiser par on ne sait trop quelle magie tout le différentiel de l'acquis familial, magie fugitive à laquelle on oppose, quand naissent les scrupules face à une simplification aussi outrancière, l'impossibilité de saisir et de mesurer une réalité aussi complexe.

Qu'il y ait inégalité des chances selon l'origine (la position sociale du père, sa position dans la structure économique), il ne s'agit pas ici de le nier. Mais qu'à partir de là on ait l'impression d'avoir tout dit sur les phénomènes de mobilité il y a une large marge qu'on ne saurait franchir que par un raccourci doublement dangereux. Dangereux d'abord parce qu'il réintroduit dans la théorie de façon aveugle tout le discours idéologique qui soutient la hiérarchie des positions sociales: la notion de chance contient ce discours justificateur des motivations à la réussite et de l'inégalité fondamentale de la valeur du travail selon sa position dans la hiérarchie. Dangereux ensuite parce qu'il maintient l'illusion de l'existence d'une rationalité et d'une seule qui se travestit sous l'évidence ou la nature, alors que cette rationalité n'est en fait qu'un support logique de l'état existant des choses. S'il faut parler de domination idéologique c'est sûrement par là qu'il faut commencer. Dangereux finalement parce que ce monolithisme du sens coupe au départ toute possibilité d'analyse sur le sens, sur la façon selon laquelle il est acquis et se développe socialement, sur la possibilité

7. *L'inégalité des chances*, p. 210.

en un mot de divergence fondamentale au sein d'une société par la co-existence de « logiques » différemment fondées. Notion de terrorisme idéologique des classes dominantes auxquelles les classes dominées ne sauraient échapper: sorte d'enfermement dont la plupart des théories actuelles des idéologies n'arrivent pas à sortir puisque, dans un curieux retour aux écueils de la théorie du reflet, elles en arrivent à résumer la dynamique de l'idéologie à la consommation d'images faussées⁸.

B. L'UNANIMITÉ DES PROCESSUS MENTAUX: UNE QUESTION D'ANALYSE

Il ne sera pas question d'apporter, dans l'exemple d'analyse présenté ici, une réponse à tous les problèmes qui ont été soulevés. Il est d'ailleurs différentes façon d'y répondre: dès qu'ils sont posés, une multitude de voies d'analyse semblent s'ouvrir, ce qui souligne l'intérêt même de les poser. En fait, ce qui est touché c'est le mode suivant lequel l'individu peut être dit « d'une » société, la façon dont il est investi par elle, l'efficace de cette société sur lui.

C'est au postulat d'unanimité des définitions prétendu suffisamment élémentaires pour être partagées de tous, sorte de plus petit commun dénominateur, que l'analyse présentée ci-après a voulu s'attaquer principalement. En effet, les présupposés sur lesquels reposent des analyses telles que celle de la mobilité, sont des constructions complexes sous l'apparente simplicité des évidences qui les sous-tendent. La déconstruction de ces présupposés de connaissance par leur confrontation avec les éléments de signification ayant cours socialement et qu'ils prétendent synthétiser, exige qu'on s'attaque d'abord aux éléments les plus simples qui leur servent de point d'appui. Dans le cas présent l'analyse des catégories de base utilisées par les membres d'une formation sociale pour différencier les gens de l'entourage (dans son sens le plus large) nous a semblé un point de départ intéressant pour la mise à l'épreuve des échafaudages qui sont prétendument construits à partir d'elles. L'analyse a donc voulu d'abord faire ressortir les catégories pertinentes pour cette opération de différenciation. À partir de là, elle a cherché à mettre en évidence les axes logiques suivant lesquels ces catégories s'organisent. Loin que ces catégories soient des unités neutres, l'hypothèse formulée ici c'est qu'elles portent déjà en elles-mêmes et dans leur structuration une explication. Toute classification est déjà explicative. Toute mise en ordre est le résultat d'une prise de position théorique, indépendamment de la conscience que les sujets peuvent en avoir: aucune mise en ordre n'est possible sans un principe d'ordre⁹. Dans cette perspective on ne saurait parler de coupures arbitraires de la réalité, mais seulement de coupures fondées sur un principe explicatif; celui-là même qui définit de quel « ordre du réel » il est question. C'est une hypothèse de départ, que dans le cas présent, étant donné la centralité de la mise en ordre analysée, celle-ci est chargée d'un lourd investissement idéologique: et par là nous entendons qu'un important travail de légitimation de l'ordre existant serait effectué au sein de cette activité classificatrice élémentaire. L'analyse visera à fournir des éléments de vérification à cette hypothèse. Elle visera également à déterminer si la mise en ordre analysée

8. C'est le cas entre autres du célèbre essai théorique de L. Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat », *La Pensée*, juin 1970.

9. P. Bourdieu en donne une illustration intéressante au sujet de la perception artistique dans « Éléments d'une théorie sociologique de la perception artistique », *Revue internationale des sciences sociales*, vol. XX, n° 4, 1968.

se constitue dans une unanimité sociale totale ou si, au contraire, différents principes d'ordre coexistent dans la population étudiée.

Parmi les catégories analysées, celles fondées sur un principe d'ordre de type hiérarchique ne constituent qu'une partie. Ce sont celles-là mêmes sur lesquels l'analyse de la mobilité repose avec les postulats dénoncés plus haut. La présente analyse a voulu replacer ce principe d'ordre parmi l'ensemble de ceux qui gèrent la classification des membres d'une collectivité afin de déterminer sur quelle théorie explicative générale ce principe d'ordre se fonde et si oui ou non cette théorie est partagée socialement de façon unanime. Il semble raisonnable de postuler que toute différence marquée observée à ce niveau devrait continuer de se manifester sur le plan de l'orientation des conduites sociales en fonction d'une désirabilité particulière.

Sur le plan méthodologique¹⁰, il était clair qu'une telle étude ne pouvait s'effectuer à l'aide d'un matériel ayant subi au départ la re-structuration d'un instrument de cueillette tel que le questionnaire. Le meilleur véhicule d'expression de l'activité mentale visée par l'analyse c'est le discours: c'est à travers le discours que nous avons voulu l'atteindre. Toutefois, pour des raisons d'économie de moyens, ce « discours » ne pouvait être obtenu à l'aide d'entrevues ouvertes. L'abondance dans laquelle le chercheur se trouve habituellement noyé avec un matériel de ce type le conduit généralement soit à ignorer la structuration même que le véhicule linguistique donne au matériel, soit à se limiter à un nombre très restreint de cas, le plus souvent les deux à la fois.

Dans le cas présent nous avons au contraire voulu appuyer l'analyse sur l'opération logique effectuée au niveau de l'unité de base du discours qu'est la phrase. D'autre part nous voulions toucher un échantillon suffisamment vaste de sujets pour pouvoir comparer des discours issus de classes différentes. Pour ces deux raisons l'analyse s'est faite à partir de textes rédigés en classe par des étudiants (fin d'études secondaire; moyenne d'âge aux environs de 17 ans). Il était ainsi possible, dans un temps bref, de recueillir un matériel homogène auprès d'un nombre important de répondants. D'autre part, l'activité de rédaction constituant une activité courante de ces sujets, son utilisation comme véhicule d'information paraissait plus naturelle que pour des sujets adultes. Enfin, les jeunes de cet âge nous paraissaient constituer des « informateurs naïfs » susceptibles de fournir une image assez exacte de l'acquis familial.

Les répondants ont été choisis dans des écoles très hétérogènes en termes de recrutement: les unes presque exclusivement petites-bourgeoises¹¹, ce qui a permis une bonne représentation de cette couche sociale, les autres principalement ouvrières¹². Les résultats présentés ci-après portent sur 207 cas à peu près également répartis entre les fils d'origine petite-bourgeoise¹³, ouvrière et d'une catégorie intermédiaire, composée des fils de cadres inférieurs et de techniciens.

10. Pour de plus amples renseignements sur l'ensemble des questions liées à ces choix d'ordre méthodologique dont nous ne traitons ici que brièvement pour des raisons d'économie d'espace, le lecteur est renvoyé au rapport d'analyse cité au début de cet article.

11. Le Québec n'a pour ainsi dire pas de bourgeoisie francophone comparable à ce que recouvre ce concept dans les sociétés anglaise et française, par exemple. Il est par contre doté d'une petite bourgeoisie professionnelle et administrative.

12. Comme ces écoles comptaient des nombres plus grands d'étudiants, les fils d'ouvriers ont été échantillonnés de façon à être ramenés à des proportions en accord avec les possibilités matérielles de la recherche.

13. Dans cette catégorie sont regroupés les fils dont le père est propriétaire ou administrateur d'entreprises petites ou moyennes, exerce une profession libéral ou encore exerce une profession qui le destine à des fonctions de type technocratique.

Les textes étaient recueillis à l'aide d'un stimulus, le même pour tous, et présenté de façon écrite:

Pensez aux gens qui vivent autour de vous, dans le même quartier, la même ville ou en général dans la même société.

Ces gens se ressemblent par certains côtés ils diffèrent par d'autres: leur vie est plus ou moins différente. Parlez des ressemblances et des différences que vous trouvez importantes entre eux.

Donnez des exemples qui vous ont frappé ou décrivez des expériences que vous avez eues qui illustrent ce que vous dites. Qu'en pensez-vous?

Nous voulions ce stimulus le plus vague possible. Il s'agissait d'abord de pouvoir obtenir le « référent » pertinent pour l'étudiant, son champ de visibilité sociale: d'où la phrase introductive. Nous voulions d'autre part pouvoir définir des catégories et les dimensions de la réalité qu'elles touchent, à partir de la description des similitudes et différences qui seraient faites par l'étudiant: les deux derniers paragraphes visaient à stimuler cette description. Diverses expériences effectuées lors de pré-tests avaient indiqué qu'un stimulus trop bref produit des réponses également très décharnées. Les étudiants disposaient d'une période scolaire, soit environ 50 minutes, pour répondre; les textes les plus brefs comptent une demi page manuscrite, les plus longs, deux pages. Ces textes constituent la matière première à partir de laquelle l'analyse a été effectuée.

Au niveau du contenu, le stimulus proposé a effectivement permis la production d'un matériel du type que nous souhaitions. Le problème posé a suscité, dans la presque totalité des textes, l'élaboration de classifications de l'entourage; il devenait ainsi possible d'analyser l'univers taxinomique des répondants, univers à partir duquel s'organise sa perception de l'entourage. Les textes contenaient, outre cet aspect descriptif que constitue la présentation des éléments de différenciation et les listes de catégories, un important matériel de jugement/justifications, ce qui a permis de compléter l'analyse de la logique d'organisation des catégories ainsi qu'on le verra plus loin.

Est-il nécessaire de souligner la variation très grande au niveau du style, de même que l'éventail très large de la réalité couverte. Nous nous retrouvions ainsi, à l'issue de la cueillette, avec un matériel assez considérable, plus de 200 textes, dont il fallait systématiser, la lecture. Cette mise en forme a été effectuée par trois opérations: transcription normalisée (i.e. suivant une forme unique, standardisée) de tous les énoncés permettant de retracer les relations logiques fondamentales des éléments de chaque phrase; pré-codage des catégories en cinq sous-groupes à partir d'un regroupement justifié par leur emploi en séries mutuellement exclusives dans les textes; enfin segmentation des textes permettant l'analyse séparée de chaque série ou regroupement catégoriel d'une part, et de l'ensemble des jugements généraux, d'autre part.

L'analyse a été faite par ordinateur, les textes ainsi normalisés, codés et segmentés ayant été transcrits sur cartes. Le système de traitement de texte utilisé (qui répond au titre de Jeudemo¹⁴) permettait de retracer les catégories appartenant à chacun des sous-groupes retenus et de les resituer dans leur contexte propositionnel. Les premiers

14. Ce système de traitement de données est actuellement à la disposition des usagers du Centre de Calcul de l'Université de Montréal. Il est l'œuvre de Francine Ouellet. Il s'agit d'un instrument d'une extrême flexibilité. Il lit du texte et reconnaît des mots, des séparateurs de mots, et des séparateurs de sections. Il dresse des listes de mots, permet de les localiser dans le texte à l'aide d'une adresse placée dans les premières colonnes de chaque carte. Il peut également fournir le contexte de chaque mot à l'intérieur de limites préalablement définies, donc variables.

éléments de sens de chacune des catégories étaient obtenus à partir de cette analyse de la phrase, milieu naturel du mot:

Le sens d'une phrase est son idée, le sens d'un mot est son emploi: à partir de de l'idée chaque fois particulière, le locuteur assemble des mots qui dans cet emploi ont un « sens » particulier... Le sens d'un mot consistera dans sa capacité d'être l'intégrant d'un syntagme particulier et de remplir une fonction propositionnelle¹⁵.

L'analyse de la structure des rapports que chaque catégorie entretient avec l'ensemble des autres d'une même série, puis des séries entre elles complète cette analyse du sens: après avoir fourni la définition de divers pôles, l'analyse visait en effet à dégager l'ensemble des axes logiques sur lesquels ils se situent et les relations entre ces axes.

Une brève description des sous-groupes catégoriels et des caractères particuliers de l'analyse de chacun permettra de mieux situer les résultats.

Le premier groupe (*catégories biologiques*) comprend les catégories liées à l'âge, au sexe, à la consanguinité et par extension à la famille et au mariage. Après avoir permis de définir la sphère d'activité et de qualification de chacune des catégories de ce groupe, l'analyse a essentiellement conduit à dégager l'ensemble des relations sociales qu'elles entretiennent entre elles; ces relations sont spécifiées au niveau de la phrase par le verbe qui réunit deux catégories particulières.

Les *catégories psycho-sociales* sont d'un genre tout différent: elles présentent un ensemble de traits liés aux qualités ou attitudes individuelles, aux mentalités et aux comportements. Étant donné la multitude des aspects touchés, elles forment un ensemble très varié lequel comprend un nombre imposant de titres catégoriels différents: 92 chez les fils de la petite bourgeoisie, 68 chez les répondants d'origine ouvrière. Ces catégories prennent souvent la forme d'adjectifs employés comme substantifs (les égoïstes, les paresseux) ou accompagnant un substantif d'ordre générique (les gens bienfaisants). La mise en rapport des catégories sur des axes prend cette fois non plus la forme de relations que les individus ainsi caractérisés entretiennent entre eux, mais bien des contrastes qui les distinguent. Il s'agira ici de dégager les dimensions suivant lesquelles ces contrastes s'effectuent.

Viennent ensuite les *catégories liées au milieu de référence* immédiat du répondant dans le texte et à l'aide duquel il se situe: entourage, quartier, ethnies.

Enfin, le dernier groupe comprend les *catégories de type hiérarchique*. Ces hiérarchies sont multiples: fortune, importance sociale, fonction. Elles se rattachent toutes de près ou de loin à des variables d'ordre économique. Mais le nœud de leur analyse repose sur la mise en évidence de leur mode de polarisation: l'analyse des relations entre pôles fait en effet ressortir des différences que la simple définition des pôles laissait insoupçonnées.

L'analyse de l'ensemble des jugements généraux clarifie enfin les résultats de l'analyse et fournit les fils conducteurs permettant l'intégration de l'ensemble des observations morcelées tirées de l'analyse des séries catégorielles¹⁶. La présentation de ces

15. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, vol. II, Paris, Gallimard, 1974, p. 294-295.

16. Le matériel analysé ici présentait des caractéristiques nettement différentes de celui relatif à la description des catégories: il était composé d'énoncés beaucoup plus complexes dont l'analyse a été faite par la formalisation d'une douzaine d'énoncés-type et l'examen de leur répartition et de leurs combinaisons dans le discours de chaque classe.

résultats permettra de donner un coup d'œil d'ensemble que viendra préciser, dans un deuxième temps, l'examen des résultats de l'analyse des différentes séries catégorielles.

C. LES RÉSULTATS D'ANALYSE

Il se dégage en effet de l'analyse de l'ensemble des énoncés de type évaluatif une impression très claire: ni l'individu, ni la société n'occupent la même place, n'ont le même sens, la même fonction, dans le discours ouvrier et le discours petit-bourgeois. Il semble même que ce soit à ce niveau que se situe le nœud de l'articulation idéologique de l'ensemble de l'un et l'autre discours.

On peut, semble-t-il en effet, affirmer que l'individu est le personnage autour duquel gravite tout le discours petit-bourgeois, conclusion qui pourrait paraître étonnante puisque la question appelait la mise de l'avant de principes de regroupements des individus en catégories. En fait, le principe de différenciation par excellence dans ce discours, c'est celui qui permet de tenir compte de la valeur, de l'unicité de chaque individu. Aussi n'est-il pas étonnant de retrouver dans le quart des textes de ce groupe des énoncés qui ont pour fonction d'effacer un principe de différenciation posé, au nom de la valeur et de l'individualité de chacun: il y a des différences certes, mais c'est l'individu qu'il faut regarder pour juger, choisir; ou encore, il y a des différences mais elles peuvent être comblées par la communication interindividuelle; ce qu'il faut regarder quand on compare des individus ce n'est ni la race, ni l'origine, ni l'âge, ni le quartier, mais le caractère, les qualités personnelles, en un mot, l'humain au fond de chacun.

On comprend alors que l'ennemi à abattre soit représenté par tout ce qui tend à façonner les individus dans un même moule: c'est précisément le rôle qui est attribué à la « société ». Celle-ci, entité abstraite, devient en quelque sorte le symbole de cette force homogénéisante absolument intolérable: son jeu a pour résultat de faire de chacun la reproduction identique de tous les autres: numéros, fournis. C'est ainsi que le discours oppositionnel ou conflictuel qui est amenuisé, euphémisé par tous les moyens au moment de la définition des diverses catégories¹⁷ (de classe en particulier), apparaît dans toute sa force avec la description de la menace que constitue la société pour l'individu. La violence verbale (qui est effectivement ici la violence des verbes) atteint un sommet dans le discours petit-bourgeois quand la société, puissance abstraite, s'attaque à l'individu lui-même ramené au statut d'entité abstraite: confrontation abstraite et théorique entre deux blocs abstraits. Comme si la violence ne pouvait s'exprimer que dans l'abstraction. Ou peut-être mieux, comme si, la violence apparaissant lorsque ce qui est plus précieux est menacé, ce « plus précieux » étant situé à un niveau abstrait, le discours se refusait, par tous les moyens, à tenir compte de déterminations plus spécifiques: ce qui serait une caractéristique du discours idéologique.

Le discours petit-bourgeois de différenciation ne sépare donc, fondamentalement que des individus: la différence n'est appréciée, valorisée que quand elle est mise en équation avec l'individu. Autrement, elle est neutralisée pour être, à son tour, ramenée à l'individuel. D'autre part, l'individu est essentiellement posé contre quelque chose (vs les différences, vs la société), ce qui permet de dire que son intervention

17. À l'exception du discours sur les générations où c'est le jeune qui est menacé dans son individualité.

remplit une fonction discursive bien précise: il a un rôle à jouer dans un combat de type idéologique. Il intervient pour s'opposer à toute forme de moule, ce moule étant, selon les cas, soit celui des catégories qui posent l'existence de sous-groupes situés et qui dès lors mènent au dévoilement d'une logique de l'articulation structurelle de l'ensemble, soit celui de la société, entité abstraite, désincarnée, purifiée, statut attribué à un ensemble pourtant complexe et « organisé ». C'est précisément cet aspect « organisationnel » qui semble nié par le processus d'abstraction auquel est soumise la société. Il n'y a donc pas d'entité responsable dans ce cadre « théorique », si ce n'est une sorte de *deus ex machina*; il n'y a pas de victimes privilégiées, puisque tous pris séparément sont également, individuellement menacés ou victimes.

Le discours individualiste est évidemment inscrit dans le discours ouvrier. Nulle part il n'atteint toutefois le statut « théorique » qu'il a dans le discours petit-bourgeois. Lorsque la valeur de l'individu, la richesse liée à l'individualité est posée, elle n'est pas instrument discursif permettant de nier des caractéristiques structurelles pouvant servir de base à un regroupement catégoriel, en un mot instrument de camouflage.

Cette forme de discours individualiste pourrait constituer une variante, issue du discours idéologique petit-bourgeois; mais elle n'en serait qu'une forme mitigée, dépourvue de la force de la théorie-mère: elle serait idéologie subie perdant ainsi sa force de combat. Il n'y a en effet pas ici de discours « société vs homme ». Ce contre quoi le discours ouvrier récrimine, ce n'est pas une pression abstraite sur l'homme en société. Le discours descend de quelques crans d'abstraction; les contraintes décrites sont celles de l'individu en situation. Elles se manifestent de deux façons: d'une part, au niveau de la pression de modèles à égaler qui placent l'individu face à des tiraillements intérieurs profonds; force dissolvante, ils modèlent ses désirs de telle sorte que c'est en lui-même que vient s'incruster le nœud de son aliénation sociale. D'autre part les contraintes proviennent de la division de la société en classes antagonistes qu'un discours critique vient dénoncer. La société n'est pas un tout abstrait et indifférencié: elle est organisée, divisée en classes dont certaines seulement sont définies globalement comme victimes d'une injustice, plutôt que ce ne soit le fait d'individus isolés et semblables. Ce discours est repris par les catégories intermédiaires et poussé un pas en avant par l'élaboration d'une série de prescriptions spécifiques relatives à un changement: essentiellement, la suppression des inégalités. Ainsi, le discours petit-bourgeois forme un ensemble compact complètement articulé sur la glorification de l'individu. Le discours sur la société n'y apparaît que comme une excroissance parmi d'autres, statut que son analyse interne a su confirmer puisque ce discours sociétal est lui-même centré sur l'individu et complètement consacré à la condamnation de la société destructrice de cette individualité. Pour sa part, le discours ouvrier est nettement tranché en deux: le discours individualiste y garde une grande vigueur; pourtant, à côté, s'affirme un discours de caractère collectif fort et bien intégré. Ceci ne permet toutefois pas de conclure qu'il y ait au niveau du discours ouvrier des éléments de construction d'une contre-idéologie. Une chose est claire, c'est que la construction théorique bien intégrée du discours petit-bourgeois, ne s'y retrouve pas. Des éléments en sont conservés, mais il y a résistance qui se manifeste par l'intervention active d'éléments d'évaluation autres qu'individuels et qui vont jusqu'à l'affirmation d'une exploitation fondée structurellement. Pourtant il semble que les seuls éléments correctifs proposés soient eux-mêmes tirés d'un discours petit-bourgeois puisqu'ils relèvent de l'entraide et de la justice, non d'une transformation d'ordre structurel. Seul, une fois de plus, le discours des catégories

intermédiaires fait ressortir quelques éléments susceptibles de mener à une construction contre-idéologique; le discours ouvrier se caractériserait plutôt en termes de résistance.

Ces résultats suggèrent que le sens de la vocation sociale et de la vocation individuelle, le sens de la réussite et du progrès individuel et collectif supportent difficilement le postulat d'unanimité idéologique.

Le détail de l'analyse des séries catégorielles appuie ces conclusions. Cette analyse permet de spécifier l'articulation globale du discours individualiste petit-bourgeois, de le différencier de la version de celui-ci dans le discours ouvrier et de préciser le sens de la cohésion et de la contrainte qu'on retrouve dans ce dernier. Il semble même que cette analyse permette de retracer ces manifestations dans leur genèse même, au niveau de l'apprentissage du moi: moi individu ou moi membre d'une collectivité. C'est ce qui ressort de l'analyse des catégories regroupées sous le titre de « biologiques ». En effet, si l'on ne conserve que le pôle définissant l'identité du jeune dans son opposition à l'adulte et aux parents, on observe qu'il y a modification de ce pôle quand on passe du discours petit-bourgeois au discours ouvrier. Cette modification nous ramène à une nouvelle opposition: moi-jeune/moi-enfant, qui polarise les discours petit-bourgeois et ouvrier à ce niveau précis de l'identité personnelle. Ainsi on a:

(discours petit-bourgeois)	moi-jeune	_____	adulte-parents
(discours ouvrier)	moi-enfant	_____	parents-adultes

Le personnage central dans le premier cas c'est le jeune; toute la description est centrée sur le problème de la prise en main et de l'affirmation de son autonomie. C'est bien en tant que jeune et que tirant de là sa valeur, que le répondant de milieu petit-bourgeois semble expérimenter, au départ, son moi. Son discours sur cette catégorie est très actif: il s'y affirme dans sa position de sujet (au niveau de la phrase), initiateur d'actions et de relations. La définition d'un référent d'opposition (l'adulte) y paraît importante: ce référent constitue en fait l'un des principaux outils d'expression de l'autonomie du jeune. C'est d'ailleurs le seul secteur du discours petit-bourgeois, avec celui de l'expression de l'opposition société/individu, où une certaine violence verbale (violence des verbes) se manifeste: critiquer, se battre, chialer, contraindre. Comme dans le cas de l'opposition société/individu, c'est la singularité individuelle qui dans l'opposition jeune/adulte, est menacée, singularité qui commence à s'affirmer: il s'agit bien là du seul secteur qui, lorsqu'il paraît menacé, semble pouvoir susciter une réaction passionnée dans le discours petit-bourgeois. Or l'individu jeune, en train de se définir, de se poser comme sujet, se sent faible: son association (observée au niveau de l'analyse syntaxique) comme objet de relation, à d'autres catégories faibles, les vieillards, les malades, les bébés, par exemple, en fait foi. D'où l'urgence de se défendre et de s'affirmer.

L'expérience d'identification de base du jeune de milieu ouvrier paraît fort différente: les deux aspects caractéristiques du discours ouvrier y ressortent clairement: ceux de collectivité et de contrainte.

Ainsi, l'essentiel du discours sur la jeunesse dans les textes ouvriers, est un discours sur sa place dans la famille. À la base de la définition des catégories jeunes, on retrouve un « moi » intégré dans une structure: « moi-enfant-de ». Qui plus est, la position d'enfant dans cette structure en est une d'objet, objet d'attention et de soins

la plupart du temps, mais objet tout de même. Même dans les relations avec la catégorie des « parents », c'est principalement en tant que « jeune » que le répondant d'origine petite-bourgeoise se posait, assurant en quelque sorte l'adéquation parent-adulte. Au contraire, lorsque le « jeune » est mis en relation avec les « parents » dans le discours ouvrier, c'est le même rôle d'enfant-objet qui est défini.

Dans la structure familiale où il occupe une telle place, l'enfant n'est d'ailleurs pas le seul à subir les contraintes: le rôle et du père et de la mère y sont aussi définis sous le mode de l'obligation. À celui du père est rattaché essentiellement le devoir de pourvoyeur, à celui de la mère celui d'entretien domestique. La définition des parents en milieu petit-bourgeois se fait, au contraire, sur le même mode que celle du jeune: ils apparaissent comme des individus ayant des activités diverses dont celle de travail: ils sont jugés et critiqués par les jeunes à partir de leurs attitudes et conduites.

Même la famille, dans le discours petit-bourgeois, apparaît sous le jour de l'individualité, sa description se résumant presque exclusivement à celle de sa quotidienneté: activités et gestes particuliers et individuels. Encore une fois, le discours ouvrier s'écarte complètement d'une telle perspective. La famille y est soit principe d'identification sociale: la famille en tant que structure occupe une place particulière dans une structure qui la transcende; soit comme entité à forte consonnance morale, ce qui fournit l'occasion de définir de nouveaux devoirs, celui par exemple d'y rechercher (et pas ailleurs) la paix et le bonheur.

On le voit, au niveau de ces structures purement élémentaires, les catégories posées véhiculent des sens fondamentalement différents: le caractère élémentaire de ces définitions par rapport à l'identification personnelle semble fonder notre hypothèse que c'est au niveau de la définition de soi et de sa mise en place dans le monde, que s'acquièrent les bases du discours idéologique sur les catégories, ceci dit, évidemment, indépendamment de la valorisation qu'on puisse donner à l'un ou l'autre mode d'apprentissage et sans qu'un lien « nécessaire » soit établi entre apprentissage de l'autonomie personnelle et discours individualiste. L'hypothèse que nous formulons se limite à poser que dans l'univers petit-bourgeois l'apprentissage de l'individualité, exclut globalement le collectif, se fait aux dépens du collectif: cette expulsion du collectif constitue la trame de fond de la présentation de toutes les autres catégories du discours. C'est au contraire dans la famille que le jeune de milieu ouvrier expérimente la notion de structure, de collectivité et des contraintes qui y sont rattachées.

L'absence de lien nécessaire entre valorisation de l'autonomie individuelle et discours individualiste paraît d'ailleurs documentée par le discours des catégories intermédiaires: celui-ci manifeste, comme le discours petit-bourgeois, l'importance du thème de l'autonomie personnelle. Toutefois ce thème n'est pas soutenu par l'emphase, ni par le caractère de lutte qui ont été observés dans le discours petit-bourgeois. De plus il s'accompagne d'une forte référence à des dimensions de caractère collectif.

Voyons comment ces tendances se reportent sur les autres champs catégoriels.

Le discours sur l'entourage immédiat, d'abord: discours sur les amis et le voisinage. Dans le discours ouvrier la présentation des amis se fait dans une perspective essentiellement relationnelle: la notion d'ami réfère à une « relation » d'amitié. Ce trait est présent, bien sûr, dans le discours petit-bourgeois mais il ne forme pas le cœur de la description. L'accent y est en effet placé non pas sur la qualité du mode de relation, mais

sur la qualité de l'être auquel on est relié: la relation d'amitié est une relation au « même » choisi, trié sur le volet. L'être de l'ami se définit à la fois dans un rapport à l'identique « face au répondant » et dans son caractère de « sélectivité ». Or l'analyse des critères sur lesquels se fondent cette identité et cette sélectivité fait ressortir clairement que c'est principalement le statut socio-économique des parents qui est en cause: ceux-ci sont aisés, habitent de beaux quartiers ou sont parvenus.

C'est ce même critère de niveau d'aisance des individus pris un à un, leur capacité de consommer, qui sert d'élément de base de définition des gens du quartier du répondant d'origine petite-bourgeoise: les limites du quartier dans ce discours ne correspondent dès lors pas aux limites juridiques, mais à celles du « même ». Le terme « milieu » ou tout autre référant à une entité collective d'appartenance, en est banni. Les gens y sont décrits dans leur individualité quotidienne: individus qui se ressemblent en ce qu'ils gagnent beaucoup et consomment beaucoup, et qui se distinguent dans leurs mentalités et comportements individuels.

Cette description en termes de mentalités-comportements côtoie, au contraire, un discours à forte consonnance collective chez les fils d'ouvriers: on y parle alors, de fonction sociale des individus, de milieu et principalement de distinctions en termes de classes sociales.

Un dernier ensemble de catégories liées elles aussi à l'environnement immédiat: les catégories relatives à l'origine ethnique, y confirme également cette tendance. Cet élément de description se transforme en un nouvel instrument de définition d'une identité fondée dans la collectivité. Cette caractéristique est absolument absente du discours petit-bourgeois. Le groupe canadien-français y est une catégorie objectivée comme les autres: on en parle à la troisième personne et non comme un « nous »; on le critique pour une série de lacunes sur un ensemble de traits essentiellement bourgeois: le raffinement, l'intelligence, l'amabilité, la discrétion.

Le discours ouvrier sur les ethnies tranche on ne peut plus par rapport à cette perspective. Sa marque principale réside dans la définition d'un « nous » canadien français, nous à la fois différent et menacé. Cette menace apparaît tant au niveau du quartier où il subit l'envahissement des autres ethnies, qu'au niveau des rapports situés socialement de façon plus globale: dans les cas extrêmes, ces rapports sont définis en termes de classes au sein desquelles le Canadien anglais occupe la place de dominant. Nouvelle expression de la contrainte vécue collectivement.

Si l'on passe enfin à l'analyse des catégories de hiérarchisation socio-économique, le report au « semblable » rattaché à un référent de type individuel, comparé au recours au « divers » socialement fondé, permet une fois de plus de différencier les discours petit-bourgeois et ouvrier: cette tendance était déjà fort bien annoncée dans le discours sur l'entourage.

Les mécanismes par lesquels le passage du collectif à l'individuel s'effectue dans le discours sur les catégories socio-économiques, s'y avèrent toutefois nettement plus subtils que dans l'opposition société/individu. En effet, dans ces deux cas, le discours petit-bourgeois manifeste directement ses couleurs: l'individu, défini comme valeur menacée, y est ouvertement et fermement défendu.

Ici l'enjeu est plus délicat: on se trouve en effet, dans ce secteur où précisément la petite bourgeoisie a ses intérêts les plus sérieux à défendre. C'est donc à ce niveau

qu'on pouvait s'attendre à voir mis en œuvre les principaux mécanismes liés à la fonction de méconnaissance du discours idéologique.

Effectivement, l'analyse a permis, à tous les pas, de mettre en évidence divers mécanismes d'amenuisement du phénomène que la division en catégories socio-économiques paraissait de prime abord dévoiler: le résultat final de l'action de ces mécanismes c'est l'expulsion du collectif hors du discours sur ces catégories. Le travail effectué à l'aide de ces mécanismes est effectivement le plus insidieux: aussi n'est-il pas étonnant que le discours ouvrier n'y échappe pas.

Ce travail se caractérise au niveau de la présentation des catégories de base: 1° par l'utilisation de critères continus, principalement le niveau d'aisance, pour les désigner; 2° par une euphémisation des appellations de la classe « pauvre » qui devient soit la négation d'une autre (gens pas aisés), soit un moins (moins instruits, moins fortunés); 3° enfin, par le recours à des « qualités morales » comme critère principal de description d'une classe: la classe riche dans le discours petit-bourgeois, la classe moyenne dans une partie du discours ouvrier. On retrouve ces caractéristiques principalement dans le discours petit-bourgeois, mais le discours ouvrier n'y échappe pas.

Le travail d'amenuisement se poursuit également au niveau de la mise en polarisation des catégories. Il diffère toutefois dans ce cas lorsqu'on passe du discours petit-bourgeois au discours ouvrier. Dans le premier, ce travail s'opère par expulsion plus ou moins radicale de la catégorie « pauvre » hors du discours descriptif: celle-ci est bien sûr mentionnée, soit au niveau de l'énumération des catégories, soit en fin d'exposé, sorte de référent négatif qui suit des descriptions élaborées de la classe « aisée ». Mais ce discours n'est pas occasion de définition d'un écart; il est bien plutôt un instrument de glorification d'une classe particulière.

L'ensemble des autres mécanismes de description concourent à cette même fonction d'amenuisement des écarts: ceux-ci sont alors soit présentés comme peu considérables, soit dits non pertinents puisqu'au fond tous les individus sont sur un même pied, soit niés par l'affirmation d'un égalitarisme existant au niveau des relations. Aussi n'est-il pas étonnant que le discours petit-bourgeois sur les catégories socio-économiques soit absolument exempt d'énoncés à caractère conflictuel: les seules relations qui semblent pouvoir être entrevues sont celles liées à la sociabilité, relations qui ne sont pas, par définition, relations entre classes mais relations entre individus. Ce discours est donc essentiellement non-conflictuel, relationniste et intégrateur.

Le discours ouvrier sur les catégories socio-économiques se distingue, à l'instar du discours petit-bourgeois, en deux types de polarisation: l'un binaire, l'autre ternaire. Or, contrairement au discours petit-bourgeois qui dans son entier amenuisait les écarts entre catégories, les diverses formes d'amenuisement rencontrées dans le discours ouvrier se retrouvent toutes dans le discours ternaire: le discours binaire en est à peu près totalement exempt. À la base cette forme ternaire comporte de fait une caractéristique structurelle fort propice à l'amenuisement: elle permet en effet de décrire un ensemble formé d'un juste milieu dont les pôles extrêmes ne sont que des excroissances, diverses formes d'excès. Or telle est bien la caractéristique du discours ternaire ouvrier: la catégorie médiane y est définie par sa vertu et sa normalité et mise en polarisation avec deux formes excessives. Qui plus est, les trois catégories mises en présence sont définies par des critères d'ordre différent: niveau de consomma-

tion pour les riches, moralité pour la classe moyenne, idée de la fatalité pour la classe pauvre: aussi n'est-il pas étonnant qu'aucune logique générale ne vienne structurer le tout pour en faire un ensemble organisé.

Finalement, le discours ouvrier de type binaire est le seul à n'être pas amenuisé: il semble bien que ce véhicule binaire soit le seul qui puisse porter de façon efficace l'idée de césure, ce qui se vérifie également au niveau du discours des classes intermédiaires. Cette idée de coupure est en effet la caractéristique fondamentale du discours ouvrier binaire. Elle est marquée de façon nette et s'exprime dans des relations négatives entre les deux pôles, relations qui vont dans les cas les plus forts jusqu'à la description d'un antagonisme entre classes. Pourtant ce discours se caractérise plus par sa résistance à un ensemble de mécanismes de camouflage que comme un contre-discours idéologique.

Ainsi, au caractère très nettement individualiste du discours petit-bourgeois sur les générations et la famille, sur les amis et l'entourage immédiat, s'ajoute un ensemble de mécanismes qui spécifient cette aptitude à effacer, à tout prix et par tous les moyens, tout caractère structurel et antagoniste de la définition des catégories socio-économiques: que ce soit en expulsant hors du discours l'un des pôles de la description, en minimisant les écarts, ou en en faisant une question de relations de sociabilité. Une partie au moins du discours ouvrier manifeste une résistance à une telle dissolution de la question: il s'est employé à poser la coupure qui sépare les riches et les pauvres et à décrire la situation de contrainte vécue par ces derniers dans leur relation aux premiers. Il n'est pas arrivé, toutefois, à se poser comme contre-discours idéologique.

Il est une autre donnée, relative cette fois à la cooccurrence des thèmes, qui souligne de façon peut-être plus directe, l'étroite association des classifications socio-économiques à des thèmes de caractère individuel dans le discours petit-bourgeois: en effet, dans 71.4% des cas, les classifications d'ordre socio-économiques y sont associées à un discours sur la différenciation psycho-sociale, alors que le pourcentage correspondant est de 44% seulement dans le discours ouvrier. Ces chiffres témoignent en fait d'une tendance plus générale encore du discours petit-bourgeois: celle de doubler un discours social par un discours d'ordre psychologique (42% des cas vs 24% dans le discours ouvrier).

C'est d'ailleurs cette pénétration du discours individuel jusqu'au cœur du discours sociétal qu'a fait ressortir de façon très claire l'analyse du discours évaluatif des répondants d'origine petite-bourgeoise. Ce discours s'est révélé entièrement centré sur l'individu, base à partir de laquelle la société tire toute son essence. Aussi n'est-il pas étonnant que ce soit également sur cette base que se fonde une critique sociale violente, chaque fois que ce tout, s'affirmant dans son autonomie, vient menacer ses parties constituantes. Ainsi, alors que pour la première fois on croyait rejoindre un discours sociétal, le collectif échappe de nouveau: la société est transformée en forme globale abstraite et indifférenciée. Cette transformation constitue le mécanisme ultime d'effacement du collectif et du structurel dans le discours petit-bourgeois. En fait, la seule réalité qu'on accepte, pour laquelle on se bat et au nom de laquelle on condamne, c'est l'individu. Il n'y a pas d'intermédiaire structurel entre cette totalité abstraite et l'ensemble de ses atomes individuels.

Arrivés à ce point, il y a lieu de se demander si notre analyse fournit des

éléments plus précis permettant de spécifier ce à quoi ramène le thème de l'« individu ». De fait, l'organisation des catégories analysées dans le chapitre portant sur les réalités d'ordre psycho-social, apporte certains éléments de réponse à cette question. Or, il semble se dégager de cette analyse que l'individualité n'a pas le même sens pour tous. Il est, dans le discours ouvrier, foisonnement des goûts et des tendances; en d'autres termes, il réfère à un lieu privilégié de l'expression d'un reste de liberté individuelle donc à une sphère entièrement libérée, laissée au seul arbitre de l'individu. L'individuel y prend ainsi la forme de l'inorganisé, du décousu, sur lequel on n'a pas de prise collectivement: individualisme en quelque sorte neutralisé idéologiquement, sans résonance sociétale, si ce n'est la possibilité pour l'individu de s'isoler du regard collectif.

La teneur du discours petit-bourgeois sur les propriétés les plus directement liées à l'individu est tout autre. L'individu y est prôné, bien sûr, mais ce n'est pas n'importe quel individu: celui-ci doit en effet être rapporté à un ordre défini par les critères de la moralité et/ou de la normalité. D'où la place réservée aux catégories déviantes dans ce discours: elles se présentent essentiellement sous la forme d'un excès par rapport à une norme. Celle-ci, par contre, n'est pas condamnation de toute innovation, bien au contraire: la valorisation des catégories rattachées à une orientation de type « libertaire » en font foi. Celles-ci constituent le pendant positif de l'a-typisme en même temps qu'elles s'opposent au conformisme lequel apparaît comme un nouvel excès par rapport à la norme. Ainsi, bien que le thème de l'individu, dans le discours petit-bourgeois, constitue effectivement une ouverture sur la créativité, il apparaît clairement que cette créativité n'est pas foisonnement sauvage, mais au contraire étroitement balisée par ce jeu de frontières destinées à limiter les excès. Il s'agit donc d'une individualité bien inscrite dans un ordre. La double fonction de la classe dominante est ainsi bien marquée: à la fois sentinelle de l'ordre, et maîtresse de l'orientation du changement.

C'est au contraire sans référence à la norme que sont posés, dans le discours des catégories intermédiaires, et l'a-typisme, et la conduite libertaire d'ailleurs tous deux bien documentés. Cet accent placé sur la créativité s'est également exprimé, on l'a vu plus haut, par la capacité de poser des modèles alternatifs à l'ordre existant.

Il est intéressant de noter en terminant et comme pour boucler la boucle, que ce discours sur la moralité/normalité est en intersection large avec le discours sur les jeunes en milieu petit-bourgeois: dans près de 60% des cas (comparativement à moins de 20% dans le discours ouvrier), les catégories liées à ce thème sont associées à un discours sur la jeunesse: en fait la lutte que celle-ci mène se situe au niveau de l'expression de l'orientation libertaire, laquelle prend ici le sens d'un changement « ordonné »: l'apprentissage de l'individualité en milieu petit-bourgeois se fait bien en conformité avec le sens profond que celle-ci revêt dans ce milieu.

De ce qui précède il semble qu'on puisse conclure que le discours petit-bourgeois est de loin le mieux organisé idéologiquement puisqu'il réussit à intégrer toutes ses parties et même à définir et défendre théoriquement son organisation. Dans les secteurs les plus délicats il se protège par un arsenal de mécanismes de caractère moins explicite mais non moins efficace.

En ce sens les autres discours se présentent moins comme des modèles alternatifs que par leur capacité plus ou moins grande de résister aux grandes thèses manifestées

de façon explicite ou implicite par le discours petit-bourgeois et par leur plus ou moins grande aptitude à leur substituer une approche de caractère collectif.

Aussi ne peut-on pas parler de deux ou de trois discours différents mais d'une plus grande perméabilité ou imperméabilité au discours de la classe en position de domination dans la structure d'un mode de production donné: cette résistance s'accompagne d'une dénonciation des injustices dans le discours ouvrier. Ce n'est que dans le discours des catégories intermédiaires, plus précisément ici, celle formée des fils de cadres et techniciens, que les germes d'un contre-modèle se manifestent.

Aussi n'est-il pas étonnant que le discours petit-bourgeois soit le seul dont on puisse dégager un schéma structural clair.

Ce discours se caractérise en effet par la présence, en arrière-fond, d'un axe de polarisation fort, soit:

individu _____ société

qui a été longuement discuté dans cet exposé et au sujet duquel on se contentera de souligner qu'il met en opposition marquée deux entités abstraites sans intermédiaire structurel, divers mécanismes du discours s'employant à neutraliser tout danger de surgissement de tels intermédiaires.

Mais le pôle individu n'est pas un pôle simple; l'analyse du discours petit-bourgeois a au contraire révélé qu'il recèle plusieurs dimensions lesquelles permettent d'extraire de ce discours le sens d'un individualisme « acceptable ». Cet individualisme « juste » comprend en effet deux dimensions: l'ordre et le changement, qui s'opposent chacune à une forme d'excès. Ainsi on a:

ordre _____ conformisme

changement _____ a-typisme

le conformisme aboutissant à une sclérose de l'ordre (c'est l'ordre au mépris du changement), et l'a-typisme étant une expression du changement qui se fait par rejet de la norme (le changement au mépris de l'ordre).

Or, la deuxième forme d'opposition forte rencontrée dans le discours petit-bourgeois est précisément apparue comme mettant en lumière ces dimensions fondamentales. Il s'agit de la polarisation:

jeunes _____ adultes

La velléité d'expression d'autonomie de l'individu jeune en opposition avec l'adulte est ressortie clairement comme l'opposition des dimensions ordre-changement au conformisme-sclérose. On se souviendra que la société, dans son opposition à l'individu, comportait également cet aspect de sclérose sous forme d'uniformisation dans un moule.

Ces dimensions étant posées, il semble bien qu'on puisse dès lors arriver à la définition d'un individu idéal. C'est ce à quoi concourent les définitions des différentes catégories de l'entourage qui posent à la fois la relation au « même » (relation d'identité locuteur-entourage) et le caractère de sélectivité de ce « même », lequel est essentiellement défini par la capacité de consommer:

Mais cette définition de l'homme idéal culmine dans la description du riche sur l'axe « hiérarchie socio-économique »; elle a pour effet l'effacement des autres pôles de cet axe:

Le riche devient dès lors le prototype de l'individu. On pourrait presque dire, finalement, que le discours petit-bourgeois est un discours à un seul personnage. On conçoit dès lors le rôle de ce discours eu égard à l'attribution (du monopole) de la fonction de gestion de l'ordre et du changement.

L'analyse fait ainsi ressortir le caractère intégré du message émis. Reprenant cette observation de Nicolas Ruwet au sujet du climat crée par la musique non-européenne et la musique sérielle, on peut dire au sujet du discours petit-bourgeois que son « déroulement dans le temps (est) de l'ordre de la simple répétition, et (n'a) d'autre fonction que de rendre manifeste cette structure¹⁸ ».

Le discours ouvrier n'a pas cette homogénéité. Il semble déchiré entre deux tendances: l'une qui centre la description sur l'individu défini comme être privé avec ses goûts et ses attitudes: individu sorti en quelque sorte du circuit social; l'autre qui définit l'individu par ses attaches collectives:

Ces éléments ne donnent toutefois pas lieu à la formulation d'un nouveau modèle organisateur présentant les caractères de structuration théorique et d'auto-justification rencontrés dans le discours petit-bourgeois; le discours ouvrier demeure centré sur la définition du caractère contraignant des structures décrites, en particulier les contraintes liées aux rôles familiaux, « nous » national menacé et enfin injustice et oppression découlant de la division de la société en classes. Pourtant on peut affirmer que le discours ouvrier témoigne d'une non pénétration, à ce niveau fondamental, de la légitimité petite-bourgeoise et qu'il laisse entrevoir les assises sur lesquelles une nouvelle légitimité est susceptible de se fonder: ces assises sont essentiellement d'ordre collectif.

18. N. Ruwet, « La linguistique générale aujourd'hui », *Archives Européennes de Sociologie*, vol. V, p. 294.

Ce phénomène met sans doute en lumière une nouvelle conséquence du mode de domination de type monopoliste de l'idéologie dominante. En concentrant la fonction de production idéologique dans une seule classe, ce mode de domination crée en quelque sorte un vide autour de lui. Plus que la nécessité d'inculquer, c'est sans doute celle d'empêcher l'émergence de modèles oppositionnels qui s'inscrit dans la fonction de gérance idéologique. Son rôle face aux productions idéologiques des classes dominées peut être ainsi plus négatif que positif: il produirait dans ces classes, plus une incapacité de définir des modèles endogènes, qu'une assimilation de modèles exogènes. Ainsi, tant au niveau de l'individu que du collectif c'est un discours incapable de projection d'une nouvelle légitimité que les fils d'ouvriers ont émis. C'est ce que Frank Parkin soulignait en ces termes:

Les valeurs non-dominantes ne peuvent être transformées en un système moral objectivité parce que le milieu qui les génère est de façon générale une communauté locale sous-privilegiée; or une telle communauté est privée du pouvoir institutionnel qui lui permettrait de légitimer un système de normes qui va sérieusement à l'encontre du système de valeur dominant¹⁹.

Mais le vide créé ne saurait être total: s'il n'y a pas organisation d'un contre-modèle de légitimité fondé sur des bases nouvelles, ces bases ne sont pas entièrement absentes du discours ouvrier. On y rencontre même un discours oppositionnel relativement important à l'occasion principalement de la définition des contraintes subies par la classe dite « pauvre ». Il paraît ainsi possible de parler d'un phénomène de résistance idéologique « marquée » dans le discours ouvrier plus que d'un simple vide idéologique²⁰. Si l'emprise de la classe dominante tend à créer ce vide, elle doit donc faire face à des capacités de résistances plus ou moins bien articulées.

Ainsi, une étude axée uniquement, au niveau de la cueillette du matériel, sur la définition des phénomènes de similitude et de différenciation des gens en société et par suite sur l'organisation taxinomique de l'entourage social nous a conduit au cœur du discours idéologique. Des catégories qui sont à la racine même de l'organisation des perceptions de l'entourage, apparaissent comme un construit lourdement chargé; elles révèlent une hétérogénéité profonde, dans une même formation sociale, entre les individus situés différemment dans l'organisation des rapports sociaux. Ces données qui pourraient paraître appartenir au bagage fondamental d'une collectivité ne sont donc pas exemptes de la marque de la situation de classe. Elles révèlent l'extension considérable de l'emprise du discours de légitimation. Aussi, du point de vue de l'interprétation des données les plus élémentaires du discours, ces deux aspects: présence insidieuse de la dimension idéologique d'une part, et existence de plusieurs registres sur lesquels elle peut jouer selon la situation de classe des répondants d'autre part, laissent entrevoir l'épaisseur du discours et l'absurdité ou le parti pris d'une lecture qui se refuse à être autre chose qu'un cumul de thèmes non ambigus.

Voyons quelles conséquences ces bribes de sens tirées de discours très différemment chargés peuvent avoir sur la compréhension des phénomènes de mobilité. Au départ il est clair que le postulat d'unanimité face à la définition et la légitimation

19. F. Parkin, *Class Inequality and Political Order*, Paladin Frogmore, St Albans, 1972, p. 94.

20. Étant entendu que ce vide du point de vue de la formulation d'une légitimité nouvelle a en soi une fonction idéologique importante pour l'équilibre des forces dans un mode de production donné.

d'un « bien » pour une formation sociale et pour ses membres ne saurait tenir. Les termes mêmes d'individu et de société n'ont pas le même sens pour tous: la projection d'objectifs sociétaux et d'objectifs individuels ne sauraient pas non plus revêtir un sens unique.

Les données présentées plus haut ont fourni une série d'éléments permettant de définir assez clairement le sens du « projet » d'un individu issu de la petite bourgeoisie: ce projet paraît être essentiellement individuel. Le jeune d'origine petite-bourgeoise est en effet apparu comme un être isolé en lutte pour son autonomie: son objectif, devenir un individu malgré la menace qui lui oppose la société, celle de demeurer un simple numéro. « Devenir un individu » constitue un idéal clairement délimité et défini: il ne s'agit pas de n'importe quel individu. L'individualité permise se situe à l'intérieur de certaines frontières qui assurent une continuité sociale tout en s'ouvrant sur un certain changement, en d'autres termes se définit en termes de progrès ordonné. Or cet idéal paraît réalisé, incarné par un personnage social central sur lequel toute l'attention est polarisée, le projet entièrement tendu: l'homme aisé, le « riche ». Ce qui est visé, c'est le sommet de l'échelle sociale; toute progression individuelle ne peut avoir du sens que par rapport à ce point de référence.

Or il est clair que cette définition du sens du projet individuel c'est celle-là même sur laquelle repose l'interprétation des analyses de mobilité; c'est par rapport à elle que toute progression individuelle est évaluée. Postulat implicite ou explicite (théorie de la rationalité) tenu pour synthétiser le sens de tout projet individuel, souvent même au delà des frontières nationales. Notre analyse montre qu'il n'a d'assises claires que dans le discours petit-bourgeois; il ne réussit pas à expliquer les fondements du discours ouvrier. On ne retrouve évidemment pas dans ces discours une logique de substitution précisément définie ce qui pourrait en fait laisser présager des bouleversements sociaux importants. Événement rare ou en tout cas difficile à réaliser étant donné que la classe ouvrière n'a aucun contrôle sur les principaux appareils de formation idéologique. Mais il est clair que cette logique de l'individu et de son ascension sociale lui demeure exogène. Ce discours ouvrier possède en lui-même des assises toutes différentes susceptibles d'opposer une forte résistance aux modèles qui lui viennent de l'extérieur. C'est ainsi que Baudelot et Establet expliquaient le chahut en classe, le refus de se plier à la discipline, en un mot le refus des objectifs d'apprentissage fixés de l'extérieur au sein de la classe ouvrière²¹. Le jeune de milieu ouvrier qui quitte l'école dès l'obligation légale dépassée ne le fait pas à la suite d'un calcul rationnel sur ses chances de réussir, mais bien parce que l'école n'appartient pas à son univers... ou mieux qu'il sent bien qu'il n'appartient pas à l'univers de l'école.

Il est clair que les résultats d'analyses du type de celle réalisée ici ne sont pas traduisibles de façon immédiate en variables à insérer dans les tableaux de mobilité. Notre objectif n'était pas là non plus. C'est au niveau des postulats de base sur lesquels reposent la construction et l'interprétation de tels tableaux que nous avons voulu travailler. Il semble en effet que le vœu pieux par lequel on a très longtemps cru pouvoir résoudre le problème de l'« objectivité » en sciences sociales, à savoir: que le chercheur mette de côté ses valeurs au moment d'entreprendre son travail ne puis-

21. C. Baudelot, R. Establet, *L'école capitaliste en France*, Paris, Maspero, 1971.

se demeurer que vœu pieux s'il n'est pas appuyé par une analyse serrée de ces postulats. C'est en effet à la base même de l'acte de penser, au niveau de la formation et de l'organisation des catégories et des axes « pertinents » sur lesquels elles se placent que l'empreinte sociale vient se marquer de la façon la plus subtile... Même par un effort de volonté le sociologue ne saura s'en détacher tant qu'il n'aura pas défini les caractéristiques de cette empreinte, ce qui paraît pensable à l'aide d'analyses du type de celle présentée ici... une fois évidemment qu'il aura accepté de mettre en question ses propres évidences de base.

Or dans cette entreprise, malgré ou à cause de la distance qui le sépare de ce qu'il observe, l'anthropologue jouit d'un avantage sérieux face au « sens » qu'il veut apprivoiser. Il part avec l'hypothèse que ses propres catégories mentales, de même que leur mode d'organisation, diffèrent de celles qu'il se propose de mesurer chez les peuples qu'il étudie. Son approche méthodologique consiste précisément à éviter le recodage automatique que les grilles qu'il a acquises au moment de son apprentissage comme membre d'une société l'amènent nécessairement à effectuer: l'observateur tend à s'extraire de l'observation.

Le sociologue qui s'est donné une tâche voisine dans sa société d'appartenance est plus lourdement taxé. La société qu'il observe est celle-là même qui lui fournit ses schèmes de pensée. Avantage important dans la formulation de ses hypothèses, cette proximité constitue pourtant le plus grave danger qui le guette: l'illusion de la transparence. Il se trouve « confronté avec des « bruits » porteurs de messages qui ne lui parviennent pas²² »: le caractère familier de ces bruits l'empêche d'y voir un message. Il semble bien que la remise en question de soi face à ses propres catégories mentales constitue une entreprise plus pénible que la mise à l'écart de ces mêmes catégories pour l'approche d'un système complètement hétérogène.

RÉSUMÉ

Ce texte reprend une série de postulats sur lesquels reposent les analyses de mobilité, en particulier l'unanimité sociale fondamentale qui gouvernerait les orientations au sein d'une formation sociale. L'auteur tente de montrer que les critères de désirabilité sont encore mal établis et qu'en tout cas, l'idée d'unanimité à leur sujet est mal fondée, d'où le danger de définir une rationalité dans le processus de la réussite sociale qui implique une unanimité au sujet de l'échelle du désirable. Dans le but d'éliminer le danger du postulat de l'unanimité sociale qui raie toute analyse du sens, dans le but également d'indiquer les voies que ce type d'analyse peut prendre, l'auteur présente dans un deuxième temps les conclusions d'une étude permettant de définir, à partir de textes rédigés en classe par des étudiants de diverses origines sociales, l'ensemble des catégories qu'ils utilisent pour classer les gens de leur entourage; cette analyse démontre la charge idéologique qui investit la rationalité du discours « petit-bourgeois » à ce niveau élémentaire de la définition des catégories de base, et la résistance que le discours ouvrier lui oppose.

ABSTRACT

This paper examines a series of postulates upon which rest the analyses of mobility, in particular the fundamental social unanimity that would govern orientations within a social formation. The author attempts to show that the desirability criteria are still not well established and that in all cases, the idea of unanimity with respect to them is ill-founded; from this comes the danger of defining a rationality in the process of status attainment which implies a unanimity with respect to the scale of desirability. In order to eliminate

22. R. Savard, « L'hôte maladroit, essai d'analyse d'un conte montagnais », *Interprétation*, vol. 4, n° 3, déc. 1969, p. 48.

the danger of postulating a social unanimity which hinders any analysis of meaning, and also in order to indicate the paths that such an analysis can take, the author presents in the second part the conclusions of a study based on texts written in class by students of diverse social origins, and allowing one to define the set of categories that they use for classifying the people around them; this analysis provides evidence for the ideological loading which bears upon the rationality of the « petit-bourgeois » discourse at the elementary level of the definition of fundamental categories, as well as for the resistance offered to it by the working class discourse.

RESUMEN

Este texto retoma una serie de postulados sobre los cuales descansan los análisis de movilidad, en particular la unanimidad social fundamental que dirigiría las orientaciones en el seno de una formación social. El autor trata de mostrar que los criterios de deseabilidad están aún mal establecidos, y que en todo caso la idea de unanimidad a ese respecto está mal fundada; de allí el peligro de definir una racionalidad en el proceso del éxito social que implica una unanimidad al sujeto de la escala de lo deseable. Con el fin de eliminar el peligro del postulado de la unanimidad social que borra todo sentido del análisis, con el fin igualmente de indicar las vías que este tipo de análisis puede tomar, el autor presenta en una segunda etapa las conclusiones de un estudio que permite definir, a partir de textos redactados en clase por estudiantes de diversos orígenes sociales, el conjunto de categorías que ellos utilizan para clasificar las personas de su medio; esta análisis demuestra la carga ideológica del discurso « pequeño burgués » a ese nivel elemental de la definición de categorías de base, y la resistencia que le opone el discurso obrero.